

Préface

« *Paroles du Christ* : un chantier à ciel ouvert »

Jean GREISCH

Les « Notes préparatoires », accompagnées d'un impressionnant appareil critique, réunies dans ce numéro de la *Revue Internationale Michel Henry*, sont d'abord une invitation à relire à neuf le livre-testament de Michel Henry : *Paroles du Christ*, paru en 2002. On pourrait presque dire : ces notes que le philosophe avait consignées en vue d'un ouvrage qui, à l'origine, devait s'appeler « Parole de Dieu », et qui remonte à une interrogation sur le phénomène de l'appel et de la réponse, nous mettent en mesure de réentendre ces paroles de vie, telles que Henry lui-même les a entendues.

« *Entendre* » : ce verbe est comme le mot de passe secret de ces notes dans lesquelles il resurgit périodiquement. « Entendre » ou ne « pas entendre » : pour Henry, c'est bien là la question, car il y va de la « possibilité transcendantale de l'Écoute » !

La toute première des notes ne laisse aucun doute sur la qualité requise pour une pareille écoute : elle « *suppose la condition de Fils et l'épreuve de cette condition* », autrement dit la *naissance par en haut*. Le moins qu'on puisse dire est que, chez Henry, la parole du Christ : « Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez ! » (Lc 8, 18), n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

D'entrée de jeu, une note nous avertit sur le fait que c'est une oreille affinée par la « phénoménologie matérielle » qui se met ici à l'écoute de la Parole divine, puisque Henry dit expressément que cette écoute est « du même ordre que l'écoute de la souffrance par elle-même : c'est un sentiment, c'est celui dans lequel Dieu s'éprouve lui même » comme « *Archi-intelligible* ».

Pour Henry, « *La possibilité d'entendre les Évangiles* » n'est manifestement pas un thème parmi d'autres de la pensée chrétienne. C'est au contraire son thème le plus central, dans la mesure où cette pensée « est transcendantale en un sens particulier, en tant que réflexion constante sur sa propre possibilité. »

Parier sur cette possibilité ne va guère de soi, et Henry le sait bien, puisque, à un adversaire imaginaire qui lui objecte que personne n'a jamais entendu une « Parole de Vie », il répond que pareille objection « n'est que celle des sots » qui oublie que « *nous-mêmes en tant que vivants nous parlons cette Parole* » !

La possibilité de comprendre la Parole de vie va d'autant moins de soi que Henry s'attache à analyser la « théorie » que le Christ lui-même nous a laissée de l'incompréhension de sa Parole. La critique henryenne de l'herméneutique a sa source dans le soupçon qu'elle ne prend pas suffisamment au sérieux le fait que la compréhension suppose la vie.

Plutôt que de balayer cette critique d'un revers de main, la philosophie herméneutique serait bien avisée de la prendre au sérieux, en particulier l'invitation à se demander si, parmi les nombreuses formes que revêt le mal, le « barrage à l'écoute de la Parole », où l'incompréhension (la « mécompréhension » qui, d'après Schleiermacher, forme le point de départ d'une herméneutique qui se veut rigoureuse et sérieuse) se transforme en « aveuglement », ne mérite pas davantage d'attention qu'on lui accorde habituellement.

Le lecteur découvre dans ces notes les premières esquisses du plan du livre qui prend son départ avec la thèse que la parole humaine qui parle dans le monde en y formant des significations, n'est pas toujours et nécessairement une parole mondaine, mais qu'il lui arrive aussi, parfois à son insu, de parler de la vie invisible, et cela non pas dans un discours ésotérique et allusif, mais en des énoncés aussi simples que : « J'ai mal », ou « Je vous hais ».

La réflexion sur les paroles de vie ne nous confronte pas seulement à des questions de signification, mais également au problème du lien entre la compréhension et le pouvoir, celui, comme le dit l'une des notes, de la « Parole en tant que pouvoir », parole inséparable des actes. La question décisive est alors de savoir si c'est la parole humaine qui génère le pouvoir ou quelque chose d'absolument différent.

La ligne de partage la plus décisive (la *krisis* au sens johannique du terme), ne passe dès lors pas entre la parole du monde et la parole de vie, mais entre la vie finie et la vie infinie du Verbe de Dieu. Si la Parole de la Vie se dédouble en parole de la vie finie ou de la Vie infinie, celle du Verbe, la question de savoir en quel sens le Christ peut être dit « Parole de Dieu, son Verbe », revêt une importance cruciale.

Même si Henry cherche la réponse dans tous les Évangiles, et parfois aussi dans les Épîtres de Paul, les notes montrent clairement à quel point le « parcours de la reconnaissance » privilégié est l'Évangile de Jean qu'il lit presque verset par verset, comme si chacun de ces versets recelait un trésor caché que seul le flair du phénoménologue (ou, pour l'exprimer plus cavalièrement : « la truffe » de la phénoménologie matérielle) permet de débusquer, en se laissant prioritairement instruire par ce que le Christ dit de lui-même.

Peut-être n'y a-t-il pas de meilleure façon de clore cette invitation à visiter cet immense chantier (invitation qu'il faut également entendre comme « invitation à la danse ») que de citer la note énigmatique qu'on trouve presque à la fin de ce dossier : « Affection par autrui/*affection par Dieu* même dans le silence, [dans l']absence de parole » (Ms A 27718).